

La céramique

Ma chasse au trésor

Le directeur artistique de Dior Homme raconte sa passion pour un art qui embellit le quotidien, comme la mode. Et partage ses coups de cœur.

La céramique est une des dernières découvertes sur mon chemin dans le monde de l'art. Je ne suis pas né dans un univers d'artiste, je n'ai pas eu cette chance de découvrir, enfant, la mode, l'art, le design... Tout a été pour moi une question

PAR
KRIS
VAN ASSCHE

d'autoéducation, et le processus est toujours en cours. A partir du moment où j'ai été certain de vouloir faire de la mode, j'ai appris les époques, les styles, les créateurs, les designers... Puis, naturellement, je suis passé à la photographie, et j'ai glissé vers l'art contemporain, qui

m'a conduit au design. Ce sont les meubles des années 1950 qui m'ont apporté la céramique.

Dans les galeries, les tables ou les bahuts de designers sont souvent exposés avec des pièces de céramique. C'est à travers l'architecte et créateur de mobilier Pierre Jeanne-
ret – ses sièges, ses bureaux fonctionnels, bruts, sans fioritures, pour lesquels j'ai un vrai faible – que j'ai découvert Pol Chambost. J'aime la liberté de ses formes, son élégance. Il y a quelque chose de très féminin dans son travail. Je lui ai toujours trouvé un lien avec Monsieur Dior, ses femmes-fleurs, le new-look. Pol Chambost, sculpteur de formation, ose des courbes nouvelles, mais qui renvoient toujours à une tradition. A travers lui, je me suis intéressé à d'autres céramistes des années 1950. Aux ateliers Madoura, par exemple, qui, à Vallauris, ont vu passer les artistes peintres Picasso ou



Pièces de Mado Jolain sur une table de George Nakashima. « J'aime particulièrement son travail », confie Kris Van Assche.

Henri Matisse; à Mado Jolain, que j'aime particulièrement, et qui se passionne pour les objets utilitaires, les vasques, les pichets.

Il y a quelque chose de superflu dans la céramique. Ce n'est pas un besoin primaire. Mais elle embellit le quotidien, comme la mode. Ce qui m'intéresse chez elle comme dans l'art en général, c'est l'impact visuel. De la même façon que je n'aime pas beaucoup voir des photographes backstage quand les garçons ne sont pas encore impeccables, je ne tiens pas particulièrement à pousser la porte des ateliers, à découvrir les arrières-cuisines. Le parcours est intellectuellement attirant, mais ce qui m'importe vraiment, c'est la fin, l'objet fini. J'aime la part de mystère.

L'important, aussi, est de pouvoir reconnaître la signature, la trace de l'artiste qui s'inscrit dans une histoire. Entre des pièces réalisées à différentes époques, il y a de vrais codes de designers, des échos. Le jaune de Pol Chambost, par exemple, reste le même à travers les années. Kristin McKirdy, que j'ai découvert à la galerie Jousse Entreprise, a aussi ses codes couleurs. Canadienne habitant en France, elle a cette même logique d'emploi des teintes que ceux de Vallauris des années 1950. Elle connaît parfaitement l'histoire, les règles, et elle les met à sa main.

Quand j'ai vu ses pièces, massives, simples, masculines, avec ces creux colorés, j'ai immédiatement adoré. J'ai aimé sa façon de traiter la couleur, moi qui aime tant le noir. Ses pièces ont trouvé une place sur mon moodboard – ce collage de photos, tissus, motifs ou texte qui me permet de donner une direction à mon travail. Je me suis demandé « comment pourrait-on collaborer ? » Je suis allé la voir et, aussitôt, elle a pensé aux porte-bonheur, aux osselets. J'ai évoqué le wishbone, cet os du poulet que l'on casse à deux, et qui est favorable à celui qui se retrouve avec la partie la plus longue ou, selon les traditions, la plus courte, ou la patte de lapin que l'on tient tel un chapelet, un écho aux gris-gris de Monsieur Dior, qui



Kris Van Assche avec Kristin McKirdy. Les pièces de l'artiste canadienne, simples, massives, masculines, ont trouvé une place dans l'univers du designer.

croyait aux signes du destin. Kristin est revenue avec des créations que nous avons présentées lors du défilé Summer 2016. Un objet à forme un peu archéologique, primitive, avec de la couleur, du laqué, doux, rugueux, un talisman à porter au cou ou à la main.

La galerie de Pierre-Marie Giraud à Bruxelles vient aussi de présenter une superbe exposition du travail de Kristin McKirdy. Ses œuvres ont

cette présence qui leur permet de vivre très bien seules. Je leur ai facilement trouvé une place dans mon espace. Mais quand j'achète une nouvelle pièce de Pol Chambost, j'ai besoin de créer une relation avec d'autres œuvres, qu'elle s'imbrique avec celles que j'ai déjà. Pour déterminer le lieu où elle sera le mieux, je déplace les ensembles que j'ai créés. Cela me permet de regarder différemment, de redécouvrir presque par hasard une pièce sublime.



Bijoux wishbone. Habillés d'émail, ils ont été fabriqués par la céramiste Kristin McKirdy.

Cette idée du fonctionnement d'un style dans son ensemble me passionne. Comme une collection. Pourtant, je n'aime pas dire « je collectionne », cela signifie trop l'accumulation, la spéculation. Je préfère l'idée d'un lien, d'une reconnaissance. En ce moment, j'ai encore deux pièces qui ne trouvent aucune place dans aucun groupe. Pour l'instant, elles sont cachées, c'est ça aussi, le jeu. Les groupes d'œuvres peuvent se construire par artistes, comme je l'ai fait pour Mado Jolain ou avec Pol Chambost, dont les vases >>>



Pièces de Pol Chambost. « J'aime la liberté de leurs formes, leur élégance. Il y a quelque chose de très féminin dans son travail. »

►►► prennent particulièrement bien la lumière. Mais une époque aussi peut les réunir : certains vases de Chambost s'unissent bien avec du Masson.

Très sensible au lien entre les époques, je suis très attentif à l'utilisation de la tradition pour en faire quelque chose de nouveau. Mon travail chez Dior s'inscrit dans ce mouvement. Je me plonge dans l'héritage sartorial des Ateliers qui ne paralyse pas mais est un socle.

Je reprends les entoilages, les constructions de vêtements pour réaliser du contemporain. Avec quatre collections Dior Homme par an, j'ai besoin de me nourrir du monde qui m'entoure, d'entrer dans l'univers des autres. Je vais ainsi à la Frieze, si je suis à Londres; à New York, je fais les galeries.

Pour le design et la céramique, il est possible de trouver son bonheur dans les salles des ventes ou encore sur Internet. C'est comme une

chasse au trésor que je pratique aux puces, notamment à Saint-Ouen.

La référence mondiale et absolue pour les années 1950, c'est Thomas Fritsch, rue de Seine. Sa galerie Artrium est presque un musée, avec des pièces extraordinaires. Chez Jousse, plus contemporain, j'ai découvert le travail d'Emmanuel Boos, que je commence vraiment à suivre. Il a une façon très moderne d'utiliser les formes, le volume, tout en ayant une connaissance et une maîtrise parfaites de la technique. Un travail très abstrait et sensuel.

A Anvers, non loin de Londerzeel, ma ville natale, je viens de voir la présentation par le galeriste Tim Van Laere du magnifique travail de Rinus Van de Velde. Ses dessins au fusain, ses tableaux noir et blanc, sont présentés sur des murs de couleur. On voit le travail de ses mains. Le corps et l'âme. Et ses premières pièces en terre. Lui qui a été mis en scène pour une campagne de Dior Homme en Belgique vient de se mettre à la céramique. J'aime y voir une communauté d'esprit, d'envie. ■



Mado Jolain. Une des figures emblématiques de la céramique des années 1950.

Pol Chambost. « Je lui ai toujours trouvé un lien avec Monsieur Dior. »

